

Devant la barrière

On était là, deux frères, deux cousins et moi. On était là, les cinq. Et l'on regardait celui qui nous photographiait, l'oncle Baudraz, le père de l'un des deux cousins. Et l'on regardait le photographe qui nous avait peut-être dit de nous serrer un peu les uns contre les autres.

On regardait contre lui. On regardait aussi en même temps la maison de la grand-mère. On ne regardait pas contre l'avenir, car cette maison, un jour, dans quelques années seulement, 10 au grand maximum, nous étions donc vers 1960, juste un peu avant peut-être, en 1959, ce serait du passé. Pour la simple raison que dans 5 ans le grand-père ne serait plus, et que même la grand-mère, décédée en 1970, ne serait plus là elle non plus.

Le passé... L'avenir... Pour le voir il eut fallu regarder de l'autre côté, contre le village et les montagnes qu'on décèle au loin. Oui, là était l'avenir. Mais on ne pouvait pas tourner le dos au photographe. Alors nos regards se dirigeaient contre lui et la maison de chez la grand-mère, contre le passé aussi. Ou plutôt on ne s'occupait nullement d'avenir en ce temps-là, ni du passé qui était trop proche, mais du présent seul. L'avenir aussi ne nous appartenait pas. L'avenir même ne nous attirait pas. Le présent, alors qu'on pouvait retrouver en cet endroit nombre de ses cousins. L'avenir était-il si inquiétant que cela ? Même pas. Simplement qu'il ne nous intéressait pas, car on savait qu'alors on serait grand et que l'on ne se retrouverait plus chez la grand-mère. Notre vie à nous n'était pas devant, ni derrière non plus. Seul le présent compte. Ce sont ces heures où nous sommes cinq cousins ensemble et qu'on a un oncle qui nous photographie. Parfois même, on pouvait être six ou sept, ou plus, car on est douze cousins en tout dans la famille, et il n'y a que quatre cousines.



Une photo. La seule où nous serions si nombreux ensemble. Il y avait bien cette autre prise quelque cinq ou six ans plus tôt sur le perron. Mais alors si l'un d'entre nous y figurait, pour le reste c'étaient des autres de la famille. Le grand-père et la grand-mère, les oncles, un fils de la forge, deux fillettes au sujet desquelles je me pose des questions. Sont-elles du voisinage et se plaisent-elles de temps à autre à venir s'installer elles aussi sur le perron ?

Seule donc cette deuxième photo, plus tardive, pouvait témoigner de notre présence en ces lieux. On les savait bénis. On s'y retrouvait. On restait des heures sur le perron à regarder le village, sans penser à l'avenir, ou si peu. Le village et sa vie d'alors, tranquille, moins de voitures, très peu de voitures. En face c'était la forge. On voit souvent des étincelles derrière la fenêtre qui serait toute noire sans cela et au travers de laquelle on ne pourrait rien distinguer. Des étincelles un peu vertes.

Notre regard allait aussi plus loin. Les toits des maisons et puis un peu de l'église. Et puis on se retournait pour emprunter le corridor, long et froid, pour aller dans la chambre arrière où l'on y serait les cinq après avoir traversé la cuisine. On ne frappe pas. L'oncle photographe serait déjà parti. Mystère de sa vie. Quand il vient là toujours en vacances. Comme les cousins. La grand-mère serait restée à la cuisine, tandis que le grand-père et l'oncle, un autre, on est plein d'oncles et de tantes par ici, seraient à l'écurie, déjà pour le gouvernement. On serait là les cinq. Qu'est-ce qu'on y ferait ? On ne sait plus. Peut-être jouer. Peut-être simplement être là. Une fois de plus. Une fois encore. Et que cela dure. Jamais trop. Allez, prend l'heure présente, ne t'en détache pas, ne la trouve pas inutile car tu dois le savoir, absolument, ici c'est le meilleur de ton existence.

Tu as douze ans !

Et c'est l'hiver. Mais ce sera aussi bientôt le printemps.



Vingt ans plus tôt on s'était appuyé contre cette barrière. Mais alors on regardait contre chez la grand-mère et non pas le jardin qui restait à l'arrière.



